

Article

« Le "château d'eau" de Sylvain Garneau »

Pierre Châtillon

Voix et images du pays, vol. 3, n° 1, 1970, p. 63-102.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/600225ar>

DOI: 10.7202/600225ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Le “château d'eau” de Sylvain Garneau

Les poèmes de Sylvain Garneau sont tendres, légers, rieurs, désinvoltes, et pleins d'un amour, d'une admiration, d'une compréhension des choses de la nature, qui bouleversent. Il chante le soleil, les arbres, la rivière, les lacs, les crépuscules, et sa jeunesse avec la fougue et l'ardeur de son bel âge. (Mais ce bel âge passe vite.)

(Alain Grandbois, préface des *Objets retrouvés*, Éditions de Maite, Montréal, 1951.)

« JE VOUS CONDUIRAI TOUS VERS UN PAYS SI BEAU QUE VOUS EN PLEUREREZ ⁽¹⁾ »

« La poésie n'est pas [...] une arme de combat. Dans mon cas, du moins, je ne voudrais pas qu'elle devînt un prétexte à la lutte ⁽²⁾. » Cet énoncé d'un art poétique de la douceur inspire confiance. Comment ne pas emboîter le pas derrière cet être charmant, comment ne pas suivre vers son « pays si beau » ce tendre poète si vulnérable ? Mais cette vulnérabilité ne sera-t-elle

(1) *Objets retrouvés*, p. 74.

Toutes les références à l'œuvre de Sylvain Garneau renvoient à *Objets retrouvés*, Librairie Déom, Montréal, 1965. Aux quelques études mentionnées par M. Guy Robert à la fin de ce volume, nous en ajouterons deux autres :

— Gilles Marcotte, « Présence de Sylvain Garneau », dans *la Presse*, Montréal, samedi 17 avril 1965.

— Jean Ethier-Blais, « *Objets retrouvés* de Sylvain Garneau », dans *le Devoir*, Montréal, samedi 15 mai 1965.

(2) *Ibid.*, p. 19.

pas exposée à de nombreux déboires ? Et de quelle nature est donc ce fameux pays ? Chaque nouveau lecteur, en effet, est un voyageur, et un voyageur prudent est justifiable de se poser ces questions. Mais d'abord qui est-il, ce guide à la suite duquel nous acceptons de marcher ?

Ce guide est un enfant dont les amis ont vanté le caractère exquis et séduisant, un enfant merveilleusement attentif à toutes les manifestations de la vie. Voyez avec quelle fraîcheur, quelle précision passionnée, quel amour minutieux de la beauté, il nous décrit la fraie d'un couple de *Pterophyllum scalare* :

La femelle s'approche très lentement de l'endroit choisi, et glissant sur le ventre à faire croire qu'elle va couper la feuille en deux, elle dépose avec une précision étonnante un chapelet d'œufs brillants comme des gouttes de rosée. Puis elle continue son chemin avec un calme théâtral et va se reposer dans un coin ombragé. Le mâle, dont les flancs encore plus brillants se diaprent de reflets bleutés, s'avance lui aussi et sa silhouette exquise se profile entre les feuillages. Il suit exactement les traces de la femelle et son sperme invisible féconde les têtes d'épingles qui frémissent à la surface de la plante. Il retourne ensuite, empruntant le trajet de la femelle, au bosquet d'herbages où celle-ci attend le signal pour aller déposer, avec autant d'élégance mesurée, un autre chapelet de perles fines ⁽³⁾.

On pourrait multiplier les citations où avec une égale aisance, une remarquable élégance, le poète nous fait pénétrer dans l'univers mystérieux des êtres et des choses. N'en prenons comme dernier exemple que cette évocation du vol nocturne de deux papillons :

Les rayons filtrés par les feuillages ont de furtifs reflets sur les ailes des bleues lichenées.

Dans le tilleul du chemin, un grand phalène déploie ses ailes rougeâtres et s'envole, suivi de sa compagne ; il salue la lune ; il poursuit son sillon sur la rivière, et revient lentement vers l'essaim clairsemé qui chuchote dans le halo de parfum ⁽⁴⁾.

(3) *Objets retrouvés*, p. 63-64.

(4) *Ibid.*, p. 130.

On connaît le précoce et très vif intérêt de Sylvain Garneau pour les sciences naturelles. Cet amour de la nature et ce regard microscopique, qui en constitue l'un des moyens d'investigation, demeureront l'une des dominantes de son univers poétique.

Essayons donc de réunir ici les divers éléments qui composent le paysage intérieur de Sylvain Garneau ; essayons de reconstituer ce que nous pourrions appeler la géographie sentimentale de cet auteur dont l'œuvre s'échelonne entre la quinzième et la vingt-troisième année. Sylvain Garneau, c'est le troubadour pathétique du royaume de l'Enfance, ce trouvère, ce cœur en errance qui, à chacun des châteaux de son rêve de beauté, s'arrête un peu et module sur son luth naïf une complainte émouvante et fluide comme l'eau du souvenir.

Errant, certes, Garneau le fut :

J'avais quinze ans. J'écrivais mes premiers poèmes. L'été suivant, voyage en Gaspésie [...] Puis voyage aux États-Unis, seul, cinq dollars en poche. Tout va bien pendant un mois et quelques jours. Je me suis fait ramasser par la police à New York, j'avais perdu mon portefeuille. Retour à Montréal bredouille. [...] Je reprends le bachot, après un été à travailler comme journalier de construction. [...] Été suivant, voyage en Europe, comme cadet officier sur un bateau. Pologne, Danemark, Italie, Espagne, Portugal. Je reviens à Montréal à l'automne et je prends quelques cours de philosophie, cours privés. J'abandonne au bout de quelques semaines. Travaille comme journalier pendant encore quelques semaines. Deux jours à la compagnie Canada Cement. Puis, en janvier 1949, entrée à « La Presse ». [...] Un matin, départ subit pour la Gaspésie. Retour à Montréal. Quelques semaines à Ste-Adèle. [...] Janvier 50, je pars pour le Témiscamingue. Annonceur à C.K.V.M. [...] Retour en avril, [...] En juin, entrée au prix courant ⁽⁵⁾.

Cette perpétuelle instabilité se traduit, sur le plan poétique, par le leitmotiv du départ. L'œuvre de Sylvain Garneau est placée sous le signe du mouve-

(5) Sylvain Garneau, note autobiographique inédite.

ment, du changement ; pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire *la Bleue*, cette longue prose apparemment incohérente mais dont la mouvance devient fascinante comme celle d'un remous.

Le jeune poète nous convie à un voyage dont l'étrangeté nous est révélée dès le début : « Les trains devraient aller à reculons ⁽⁶⁾ », affirme-t-il. Et pourquoi ? Parce que « l'horizon est bien plus beau à l'arrière ⁽⁷⁾ ». Cet étonnant paradoxe est à la source de toute sa démarche poétique. Pour Sylvain Garneau, l'homme « naît pur ⁽⁸⁾ », et « au fond de [chacun de] nous, il séjourne des instincts pas tout à fait éteints, et [...] c'est tout ce qu'il nous reste de vraiment bon ⁽⁹⁾ ». Cette Enfance dont nous parle le poète est donc un état de pureté primitive, un état d'avant le Mal, ce « paradis des libertés ⁽¹⁰⁾ », pour reprendre l'expression d'un autre Garneau, Saint-Denys. État de pure disponibilité, d'émerveillement perpétuel où tout se résout dans le jeu : l'enfant, comme un dieu, tient le monde dans ses mains et, libre de toute contrainte, peut recréer l'agencement des choses selon la fantaisie de son regard vierge. Dans ce paradis, il n'est plus de solitudes, et la seule loi est celle de la spontanéité créatrice. « Il faut renaître chaque jour pour être heureux ⁽¹¹⁾. » L'esprit d'enfance est une naissance continuelle, et celui qui entreprend de le perpétuer s'oppose par le fait même à toute atrophie, toute stagnation ; il se condamne au fragile bonheur de l'insécurité.

Quelles dispositions Garneau exigera-t-il de lui-même et de ceux qui veulent le suivre ? « Il faut, dit-il, avoir une mémoire d'enfant pour se souvenir de l'enfance ⁽¹²⁾ », et cette mémoire est l'apanage de ceux-là seuls qui ont la faculté d'être « préhistoriques ⁽¹³⁾ ».

Il faut dépouiller l'homme de son trop de civilisation, de son trop d'humanité, et le ramener, par une sorte d'évolution à rebours, au monde originel. Les instincts sont en quelque sorte les vestiges de cet état. Après s'être exclamé : « J'avais un amour effréné pour tout ce qui palpite, vit et n'est pas

(6) *Objets retrouvés*, p. 96.

(7) *Ibid.*, p. 37.

(8) *Ibid.*, p. 73.

(9) *Ibid.*, p. 91.

(10) Saint-Denys Garneau, *Poésies complètes*, Ottawa, Fides, 1949, p. 36.

(11) *Objets retrouvés*, p. 74.

(12) *Ibid.*, p. 79.

(13) *Ibid.*, p. 73.

humain ⁽¹⁴⁾ », le poète pourra confesser avec simplicité : « J'ai eu de très bons amis chez les chiens ⁽¹⁵⁾ », et parler de cette « gaîté enfantine » des chats, gaîté « qu'on retrouve rarement chez les humains ⁽¹⁶⁾ ». Du chat, d'ailleurs, Sylvain Garneau fera le symbole de l'enfant et par conséquent du poète. C'est, dit-il, « un petit être frémissant d'émotion, d'orgueil et de compréhension [...] avec une nuance de tendresse et un peu de crainte ⁽¹⁷⁾ ». Du chat, il admire « l'indépendance, la délicatesse, le goût pour l'étrange et l'inattendu, et surtout son sens de l'humour félin, sa joie de vivre ⁽¹⁸⁾ », et cette fantaisie audacieuse qui lui permet « de transplanter dans nos salons un peu de sa jungle natale et de ses poubelles ⁽¹⁹⁾ ».

L'œuvre de Sylvain Garneau, se compose d'une succession de départs. Et chaque fois le poète se met en marche « comme [s'il] ne devait plus revenir ⁽²⁰⁾ », et chaque fois l'enthousiasme lui fait « croire à la proximité d'une terre nouvelle ⁽²¹⁾ ». Le rituel de chacun de ces voyages est à peu près identique. Chez lui, comme chez tous les aventuriers du rêve, cette quête du graal intime s'auréole d'un caractère vaguement initiatique. La très belle prose intitulée *le Serpent et la pêche* est particulièrement révélatrice de ce périple à travers une série d'épreuves dont le rôle purificateur a pour but de conférer à l'être certains pouvoirs magiques lui permettant, selon la formule de Nerval, de « percer [...] ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible ⁽²²⁾ ». Ainsi, que ce soit en jeep, à bicyclette ou à pieds, le poète s'avance à la poursuite de « ce point imaginaire qui nous précède sur les routes ⁽²³⁾ », puis, obliquant, il s'aventure, seul, sur ce « petit sentier plein de myrtilles ⁽²⁴⁾ » grâce auquel, dit-il, « on pénètre dans la nature. On s'infiltré dans le monde des insectes ⁽²⁵⁾ », ce petit sentier qui « mène vers l'intérieur ⁽²⁶⁾ ». Ce sentier, fatalement, débouche sur un camp abandonné ou sur une

(14) *Objets retrouvés*, p. 57.

(15) *Ibid.*, p. 86.

(16) *Ibid.*, p. 84.

(17) *Ibid.*, p. 84.

(18) *Ibid.*, p. 83 à 87.

(19) *Ibid.*, p. 24.

(20) *Ibid.*, p. 72.

(21) *Ibid.*, p. 95.

(22) Gérard de Nerval, *Contes, Poèmes, Souvenirs*, « Aurélia », Paris, Hatier, s.d., p. 115.

(23) Sylvain Garneau, *Objets retrouvés*, p. 154.

(24) *Ibid.*, p. 32.

(25) *Ibid.*, p. 76.

(26) *Ibid.*, p. 70.

« cabane faite en bois de grève, avec la coque de cent barques naufragées ⁽²⁷⁾ », une « cabane paradisiaque ⁽²⁸⁾ » qui ne tarde guère à se transformer en ce château du bout des songes où les humains sont transfigurés, tous leurs traits s'illuminant d'une beauté mythique. Le véhicule qui conduit vers ce palais peut lui-même, à l'occasion, être gratifié d'une splendeur prémonitoire :

Nous étions des rois et des reines et la route nous obéissait.
 Nous étions des rois et des fous du roi. Et nous n'avions qu'à lever les yeux pour voir passer notre royaume fourmillant de cigales et d'abeilles. Nous chevauchions sur un animal féroce, les mandibules aux aguets. Les roues tournaient comme des meules puissantes. Et nous avançons sur la belle route pavée avec un bruit bourdonnant. Il y avait sur le côté de la jeep un pneu de rechange, un énorme pneu dentelé comme un château fort ⁽²⁹⁾.

Souvent [ce] grand château s'animait de rubans,
 De guirlandes de fleurs et de lampes chinoises ;
 Le jardin se couvrait de tables et de bancs.
 Le festin attirait toutes les villageoises.
 Et le bon vin coulait, coulait à pleins tonneaux.
 Les enfants piétinaient les fleurs, à perdre haleine.
 Et pendant quatre nuits, sous le feu des fanaux,
 On voyait scintiller mille coupes trop pleines.
 Et pendant quatre jours, nous n'avions qu'une loi :
 Danser, danser toujours, danser la farandole ⁽³⁰⁾.

Évidemment, ce royaume, qui n'est pas sans rappeler celui du *Grand Meaulnes*, se situe dans la nature. Il en est même indissociable. Ce royaume, c'est le cœur de la nature végétale, animale, et le cœur de la pure nature de l'être. Les humains qui y sont admis doivent d'abord être anoblis par l'esprit d'enfance. La femme, dans cet univers, après avoir été ramenée à son état primitif de « femme-enfant ⁽³¹⁾ », apparaîtra comme une reine, mais une reine

(27) *Objets retrouvés*, p. 82.

(28) *Ibid.*, p. 82.

(29) *Ibid.*, p. 73.

(30) *Ibid.*, p. 244.

(31) *Ibid.*, p. 162.

formidablement riche de tous ses liens retrouvés avec la nature, surgie miraculeusement des doux feuillages liquides : « L'odeur vive de la résine enivrante [...] et séduisante comme une belle sauvagesse ⁽³²⁾ » ; « Le parfum de la nuit qui vient de nous quitter comme la trace ocellée d'une belle femme qui s'en va ⁽³³⁾ » ;

Rivière, ma rivière, ô rivière, ma blonde,
 Que je retrouverai partout de par le monde,
 Je graverai ton nom sur les troncs d'arbres morts . . . ⁽³⁴⁾.

Au plus parfait de l'aventure, si tous les éléments de cette extase bucolique sont réunis, le poète — suprême couronnement de ses efforts de purification — sera gratifié d'une vision sublime :

Je vis une image dont je me souviendrai toute ma vie, une image d'une beauté inaltérable.

Une jeune fille, elle devait avoir quinze ans, marchait, nue, entre les arbres. Une longue chevelure noire lui couvrait les épaules. Je la voyais s'éloigner, lentement, s'arrêter devant chaque arbre. Elle regardait les hautes branches et s'avançait ainsi, posant ses pas félins entre les pierres, entre les ronces, d'instinct, cueillant ici un fruit qu'elle portait à sa bouche, brisant là une brindille qu'elle lançait d'un geste nonchalant. Quelques jours plus tôt cette rencontre m'eût plongé dans un grand émoi. Ce jour-là, je contemplai calmement ce corps bruni, ces longs membres polis, un peu maigres, et cette chevelure lustrée qui glissait à chaque mouvement sur les épaules fines. Je compris simplement qu'elle était belle, qu'elle était la plus belle.

Avant qu'elle ne fût trop loin, je me décidai à la suivre.

Elle entendit mes pas et se retourna. Elle me regardait, posément. Et comme j'arrivais près d'elle, elle eut un sourire inoubliable, empreint de bonté et de tristesse, d'insouciance et d'espièglerie. Je remarquai des yeux un peu tombants, d'un

(32) *Objets retrouvés*, p. 72.

(33) *Ibid.*, p. 72.

(34) *Ibid.*, p. 310.

noir profond, et un front tétu. Il y avait un je ne sais quoi de canin et de renfrogné dans ce petit visage pourtant si harmonieux. Elle se retourna pour cueillir un autre fruit, le porta à sa bouche avec une grimace amusée et résignée. [. . .]

Et puis elle partit sans aucune forme de salut. Je n'osais plus la suivre. Je la regardai s'éloigner, d'un même pas distrait, et je changeai de direction. Il ne me restait plus qu'à explorer cette forêt ⁽³⁵⁾.

« Nous nous pensions en paradis ⁽³⁶⁾ », aurait conclu de Nerval.

Il nous semble en effet que l'amour est l'aboutissement normal de ce voyage au royaume de l'enfance, de cette quête de la tendresse, de la douceur, de la pureté originelle. La démarche poétique de Sylvain Garneau trouve son accomplissement le plus apaisant dans l'évocation de cette femme-paysage-enfant, cette femme qui est comme l'incarnation d'une enfance du monde.

Jusqu'ici, nous avons volontairement omis deux des composantes essentielles de cette alchimie sentimentale. Il s'agit de la nuit et de l'eau, deux éléments intimement liés en ce qu'ils s'opposent au soleil et au feu. La pénombre est en effet l'une des conditions majeures du rêve de Sylvain Garneau. « Il y a des millions de souvenirs qui disparaissent dans le soleil ⁽³⁷⁾ », note le poète, car le soleil, c'est la lucidité, la lumière qui précise les formes, intensifie l'éclat insoutenable du réel, c'est l'ennemi du mystère glauque de la nuit, l'ennemi de la douce fluidité et de cette « fraîcheur parfaite ⁽³⁸⁾ » de la rêverie. « Quelquefois, le matin, précise Garneau, je m'éveille en sursaut, les yeux pleins des beautés d'un rêve inachevé. [. . .] Le soleil m'éblouit. Et je ne retrouve rien. ⁽³⁹⁾ »

La nuit préside à tous les départs, et ce n'est que par « ces soirs d'été où l'on ne veut plus rentrer ⁽⁴⁰⁾ » que le poète découvre le sentier du songe et s'y aventure, lequel sentier, d'ailleurs, est toujours « sur le bord d'une rivière ⁽⁴¹⁾ ». « Ce soir-là, je suis la rive, sans bruit [. . .] Un sentier devant, là.

(35) *Objets retrouvés*, p. 160-161.

(36) Gérard de Nerval, *op. cit.*, « Sylvie », p. 14.

(37) Sylvain Garneau, *Objets retrouvés*, p. 96.

(38) *Ibid.*, p. 95.

(39) *Ibid.*, p. 79.

(40) *Ibid.*, p. 153.

(41) *Ibid.*, p. 68.

Il mène vers l'intérieur ⁽⁴²⁾ » ; ainsi naissent et prennent forme les plus purs paysages oniriques de Garneau. Quand il s'engage à bicyclette sur l'étrange petit chemin de forêt qui le conduira jusqu'à la femme-paysage, « le soleil [se couche], en hâte ⁽⁴³⁾ ». Quand il parvient à cette « cabane paradisiaque », « le soleil est complètement couché ⁽⁴⁴⁾ ». La nuit n'est pas toutefois un lieu où règne l'opacité ; au contraire, elle est pénétrée d'une douce luminosité qui ne cache des êtres que leur trop de réalité pour en amplifier le caractère mystérieux : « On ne verra pas les laideurs. La nuit est belle ⁽⁴⁵⁾. » Cette atmosphère favorise la transfiguration des êtres et la rupture d'une solitude trop crûment révélée par la lumière qui découpe les formes. Il devient alors loisible aux humains de se sentir « des frères de la lune ⁽⁴⁶⁾ ».

Cette « obscure clarté ⁽⁴⁷⁾ » est un terrain favorable à l'éclosion d'êtres de beauté. Nulle part mieux que dans son texte de prose intitulé *Mariposas*, Garneau n'a réussi à évoquer avec autant d'unité ce domaine fabuleux de la nuit intime. D'une simple anecdote, le poète est parvenu à créer un climat remarquablement symbolique. Un enfant — tous les héros des contes de Sylvain Garneau sont des enfants — s'enfonce au cœur d'une nuit particulièrement onirique. On y retrouve en effet toutes les conditions précédemment énumérées : « aucun être humain ⁽⁴⁸⁾ », la présence de la lune, une « rivière tant calme qu'elle ne coule plus (id.) », des gazons, de la fraîcheur, des feuillages tamisés de lueurs phosphorescentes et communiant intensément avec la rivière. Dans cette atmosphère, le poète procédera à une alchimie dont les apparences scientifiques ne doivent pas nous faire oublier qu'elles sont d'abord une représentation imagée de la démarche poétique : « c'est l'heure où l'on enduit le tronc des arbres d'un sirop de mélasse, de vinaigre et de rhum » (id.). Le projet de l'enfant est d'ailleurs sans équivoque : « De somptueux paons de nuit ; des sphynx sombres et veloutés ; des hépiales couleur de lune ; peut-être de grands phalènes : ces bijoux de la nuit qu'on ne voit que dans les livres et les rêves [...], tous viendront s'enivrer de ce puissant nectar et s'y colleront les pattes (id.). » Ces grands phalènes sont des créatures de la nuit, « des lumières

(42) *Objets retrouvés*, p. 69-70.

(43) *Ibid.*, p. 152.

(44) *Ibid.*, p. 82.

(45) *Ibid.*, p. 79.

(46) *Ibid.*, p. 186.

(47) Pierre Corneille, *Le Cid*.

(48) Sylvain Garneau, *Objets retrouvés*, p. 129.

brillantes enfouies sous un velours pourpre presque opaque. On dirait sur ces ailes des reflets de lune emprisonnés ⁽⁴⁹⁾ », des êtres aériens, des rêves insaisissables. Or l'entreprise de l'enfant, comme celle du poète, est de capturer vivantes ces incarnations de la beauté nocturne, dont « les ocelles ocres et mauves s'estompent dans la pénombre bleutée ⁽⁵⁰⁾ ». La capture de ces parcelles d'absolu, de mystère (définition saisissante du poème) transformera l'enfant en un « dieu repu ⁽⁵¹⁾ ». Nous aurons l'occasion de reparler de ce texte qui résume la démarche de Garneau.

Quant à l'eau, elle est la présence fondamentale, élémentaire. Le poète ne s'aventure jamais sur le sentier du songe sans cette compagne inséparable. Pas un sentier qui ne serpente le long d'un ruisseau, pas un voyage qui ne soit d'abord une quête de la « fraîcheur parfaite », pas une « cabane paradisiaque » qui ne soit construite au pied d'une cascade ou au bord de la mer, pas une nuit qui ne soit indissociable d'une rivière, pas une rivière à qui le poète ne puisse jaser « comme on parle à sa blonde ⁽⁵²⁾ ». Contentons-nous de retenir deux images de la qualité d'eau aimée par Sylvain Garneau :

En suivant le canal de Kiel, je me souviens avoir éprouvé du bonheur. Il pleuvait à l'ouest, à l'est il faisait beau, de sorte que les feuillages sur la rive abrupte, verts plus que jamais, semblaient cacher plus de paix que de beauté ; et que les sentiers dissimulés m'apportaient le regret du nid familial. Puis la rive devint plaine. À gauche, à droite, les champs s'étendaient ; et le canal n'était plus qu'une immense route d'argent crêpé ; et debout à l'avant du navire, regardant le soleil en face, qui fuyait lentement vers l'horizon, comme un but, j'avais eu, durant un soir court, la sensation du devoir accompli et de la paix. Mon front brillait. Mes cheveux s'agitaient. Ma narine frémissait. Et que joyeux était le vent sur ma poitrine enorgueillie. Quelques heures plus tard le navire atteignait la mer où les courants divers s'entrecroisaient à loisir. Je retournais à ma cabine, et j'avais un peu honte ⁽⁵³⁾.

(49) *Objets retrouvés*, p. 131.

(50) *Ibid.*, p. 135.

(51) *Ibid.*, p. 137.

(52) *Ibid.*, p. 183.

(53) *Ibid.*, p. 32-33.

Cette évocation est profondément révélatrice. Le canal est un sentier, une route d'eau, mais calme et droite. Une sensation de paix et d'équilibre résulte d'une stabilité exceptionnelle de la nature : « il pleuvait à l'ouest, à l'est il faisait beau », un état heureux résultant de la fusion des contraires. Le soleil, comme toujours, n'apparaît que tamisé et fuit lentement vers l'horizon. Mais voici la mer et son enchevêtrement de courants, voici une tout autre qualité d'eau : c'est le multiple, l'informe, le mystère, le rêve qui s'accompagne d'une certaine terreur. Sylvain Garneau, qui n'est pas un aventurier bien courageux, ne demande à l'eau qu'un climat de douceur. L'imagination de ce poète qui a pourtant bien connu l'océan, ne trouve son climat de prédilection que dans la compagnie des sources, des cascades, des rivières. Il ne peut s'empêcher cependant d'être fasciné par la poursuite en profondeur du rêve, poursuite qu'il n'entreprendra jamais car il en connaît les périls. Et, lorsqu'il se moque de cette paix décrite plus haut, c'est lui-même au fond qu'il méprise, lui-même et ses « rêveries [qui ont] la sérénité des lacs artificiels ⁽⁵⁴⁾ ».

Dans *les Vacances de Sébastien*, il imagine un état paradisiaque où deux éléments pourtant ennemis exercent l'un sur l'autre une action lénifiante : une eau paresseuse et un soleil calme, accordés l'un à l'autre dans une égale douceur, au point qu'ils sont unis par un vide, un lieu si propice à l'extase poétique que la montagne perd son opacité et, comparée à un zeppelin, se résorbe en une créature aérienne :

Quelquefois l'eau est si paresseuse et le soleil si calme qu'il y a du vide entre la terre et l'eau, là-bas, au bout de la baie, comme si la montagne était un zeppelin ⁽⁵⁵⁾.

Le paradis perdu de Garneau se situe, sans jeu de mot, à la cource de l'être. Que de départs sur des eaux étranges dans cette œuvre où le poète « gonflant sa chemise comme une voile ⁽⁵⁶⁾ » n'est jamais en marche que vers le climat de silence et de tendresse de ce domaine originel où les êtres, purifiés et adoucis, sont transfigurés en des princes de beauté. Le paysage rêvé déploie autour d'eux la caresse enveloppante et protectrice de ses souples murailles de feuillage, et s'élève, dans le calme d'une pénombre phosphorescente, comme l'apaisement sublime d'un château de fraîcheur.

(54) *Objets retrouvés*, p. 32.

(55) *Ibid.*, p. 166.

(56) *Ibid.*, p. 153.

Dans ce château d'eau, la tentation est forte de se croire « le roi des rois ⁽⁵⁷⁾ », d'avoir la certitude qu'on possède pour de bon « la clef du bonheur ⁽⁵⁸⁾ » et de pousser l'égoïsme de la joie jusqu'à dire « d'un air serein : les gens tristes, ça me dégoûte ⁽⁵⁹⁾ ». Mais rien n'est plus fragile que les structures du rêve, rien n'est plus fragile que ce « petit nid au bord de l'eau ⁽⁶⁰⁾ », ce
 [. . .] petit, petit château,
 Au bord de l'eau, presque dans l'eau (id.).

« JE N'AI JAMAIS TANT RÊVÉ D'EAU ⁽⁶¹⁾ »

Jusqu'ici, Sylvain Garneau a semblé surgir comme une bouffée d'air frais dans la poésie si tourmentée du Québec. Point d'allusions politiques, point d'envolées patriotiques, point de digressions philosophiques, point d'épanchements religieux, point de tourments métaphysiques. Il suffit de le comparer à Saint-Denys Garneau pour constater que sa démarche est l'une des plus exclusivement poétiques de notre littérature. Fait remarquable, il n'est question qu'une seule fois de Dieu dans cette œuvre, et il faut voir de quelle façon dégaagée : « J'ai pensé à bien des choses [. . .] depuis un an [. . .] pour essayer de devenir profond, sérieux, intelligent. [. . .] J'ai pensé à Dieu, à l'éternité. À la valeur de bien des choses, et à leur inutilité . . . ⁽⁶²⁾ »

Le drame du poète, c'est celui de l'éphémère du soir, attentive à chaque seconde de sa joie, et préoccupée de sa seule durée : « La crainte de voir mourir quelque chose me hante ⁽⁶³⁾. » Cette fissure dans les parois du monde féerique de Garneau n'avait pas échappé à la perspicacité d'Alain Grandbois lorsque ce dernier écrivait, avec une infinie tristesse : « Mais ce bel âge passe vite. » Sylvain Garneau lui-même, en une phrase qui peut résumer son expérience poétique, avoue cette faille de son rêve de beauté : « Je suis en proie à une violente crise de ressouvenir ⁽⁶⁴⁾. » Cet univers enchanté, magique, poursuivi par le poète, c'est le fantôme de son enfance, le spectre de la Pureté primitive.

(57) *Objets retrouvés*, p. 314.

(58) *Ibid.*, p. 313.

(59) *Ibid.*, p. 314.

(60) *Ibid.*, p. 313.

(61) *Ibid.*, p. 268.

(62) *Ibid.*, p. 87.

(63) *Ibid.*, p. 96.

(64) *Ibid.*, p. 89.

Le regard microscopique de Sylvain Garneau est en effet une arme à deux tranchants. Et cette spontanéité, cette fraîcheur de la vision qui caractérisent une bonne part de sa poésie ne sont en fait qu'un émerveillement angoissé devant les êtres et les choses. Autant la beauté est décrite de façon précise, autant la laideur s'impose de façon impitoyable à l'œil du poète.

Est-ce à cause de cette trop puissante intensité du regard et de l'impossibilité de concilier les extrêmes que Garneau ne pourra supporter ni la nuit totale ni le plein soleil ? Est-ce à cause de cette intensité qu'au moment du désespoir il se précipitera d'un extrême dans un autre, d'abord dans la nuit où il cherchera cet état de néant bienheureux « où s'éteint tout ce qui est trop laid, et tout ce qui est trop beau ⁽⁶⁵⁾ », puis dans le feu auquel il demandera la destruction de son rêve ?

Dans un texte qu'il écrivit alors qu'il n'avait qu'une quinzaine d'années, texte intitulé *Promenade* et qui porte le sous-titre de « conte microscopique », Sylvain Garneau dépeint de façon tragique la cruauté des hommes et la laideur des villes : « neige noirâtre mêlée à des excréments de toutes sortes », « mégots de cigarettes », déchets jetés sur le bord du trottoir au cours de l'hiver », « béton gluant de pourriture ⁽⁶⁶⁾ ». Dans cette fange, un vieillard pitoyable agonise sans que personne ne lui témoigne la moindre attention. « Ne sachant que faire pour l'aider », l'enfant finit par se rallier aux adultes et continue son chemin. Cette anecdote démontre clairement que, pour se hisser au niveau adulte, l'enfant doit tuer en lui toute sensibilité. Et le poète nous communique l'horreur et le dégoût qu'il éprouve pour cette masse de brutes et pour cette ville où il se dit « condamné à vivre ⁽⁶⁷⁾ ».

Dans un autre texte, intitulé *Ville*, il nous décrit une cité dont on voit « les défauts comme sous la lentille d'un microscope. L'œil nu les trouve pittoresques. Le microscope les fait puer énormément et magnifiquement ⁽⁶⁸⁾ ».

Et le poète réagit par un cri :

On voudrait faire ses valises.
Allez ! Vers le soleil ! De l'air !

(65) *Objets retrouvés*, p. 105.

(66) *Ibid.*, p. 127.

(67) *Ibid.*, p. 141.

(68) *Ibid.*, p. 139.

Courir sur le bord de la mer !

.....
 Dieu que ça pue et que c'est sale !
 Ces gens n'ont donc plus de fierté ?
 Et l'on parle de liberté ! (69)

Les gens, s'il faut en croire Garneau, n'ont vraiment plus de fierté. « Gens tirés au même moule (70) » dont il fait évoluer devant nous quelques spécimens : patrons vicieux, secrétaires complices, ivrognes vulgaires, amoureux idiots qui se pelottent grossièrement dans une nature qu'ils déparent parce qu'ils ne communient en aucune façon avec elle, parce qu'ils « manquent de sang fauve (71) ».

C'est drôle, les gens qui viennent seulement le dimanche, en revenant de la messe, ils n'enlèvent pas leurs habits du dimanche. Ils boivent de la bière tout l'après-midi, sur des chaises de bois. Puis ils se mettent à parler fort. Et le vieux grand-père, le grand-père de mon voisin, se met à courir après Rose, la femme du frère de mon voisin, celui qui vient seulement le dimanche, en criant : « J'su't'encore capable. J'st'encore capable », et en riant comme une vieille sorcière (72).

Tous ces gens évidemment appartiennent à la foule de ceux « qui jamais ne se sentent préhistoriques (73) ». Aussi le poète n'a-t-il pour eux que du mépris, un brusque mouvement de haine :

Avant de quitter ce pays,
 Je vais brûler trois grandes villes (74),
 puis, avec au cœur une détresse immense, il leur tournera le dos :

Hélas . . . C'est extraordinaire
 Comme ce pays est vulgaire.
 Pour nous la vie est fort amère . . . (75).

(69) *Objets retrouvés*, p. 284-285.

(70) *Ibid.*, p. 284.

(71) *Ibid.*, p. 243.

(72) *Ibid.*, p. 167.

(73) *Ibid.*, p. 97.

(74) *Ibid.*, p. 220.

(75) *Ibid.*, p. 122.

Pour Sylvain Garneau, il est clair que la perte de l'esprit d'enfance précipite sans retour dans cette fosse horrible où croupit la médiocrité quotidienne. Aussi, par tous les moyens, il tentera de fuir, de rebrousser chemin avant qu'il ne soit trop tard, et de s'installer dans ce monde qu'il opposera à ce qu'il est convenu d'appeler le réel.

L'intuition de Sylvain Garneau lui a fait entrevoir un monde merveilleux où l'amour, la douceur, le bonheur sont monnaie courante. Il est donc normal qu'il ne puisse accepter la laideur et l'abrutissement, et qu'il aspire à « transformer l'univers de ses mains ⁽⁷⁶⁾ ». On assiste alors à une véritable tentative de transmutation du réel, une alchimie à laquelle il attache une importance telle qu'il en exposera les résultats dans quelques-uns de ses poèmes les plus réussis : une rédemption de la hideur par la pureté d'un regard d'enfant. Avec les éléments indignes qui l'entourent, le poète essaiera de reconstituer le château de son songe de beauté dont les fondations risquent de s'effondrer sous l'assaut brutal de la réalité. Ainsi, dans le poème *Mon école* ⁽⁷⁷⁾, ses amis, ces « frères de la lune », qu'il admet dans son royaume, deviennent des rois, des géants ; les buissons sont « des jungles éternelles », les poubelles des tambours :

Leurs ongles aiguisés claquent sur les tambours
Et le message va de poubelle en poubelle,

les taudis des châteaux, les filles banales des reines, les enfants des bulles fantastiques de légèreté :

Pendant ce temps on voit sauter sur les trottoirs
Les enfants du quartier, légers comme des bulles.

L'imagination heureuse du poète donne lieu à une belle magie euphorique :

À l'aube, j'ai le corps couvert de mille étoiles
Que je fourre en riant dans mes goussets troués ⁽⁷⁸⁾.
Mais ce que nul ne sait c'est que dans les ruelles
S'ébattent mille nains sans forme ni couleur ⁽⁷⁹⁾.

(76) *Objets retrouvés*, p. 110.

(77) *Ibid.*, p. 185.

(78) *Ibid.*, p. 186.

(79) *Ibid.*, p. 195.

Les pêcheurs nous parlaient de merveilleuses terres,
 De mers où les glaçons étaient autant de fleurs ⁽⁸⁰⁾.
 Sais-tu qu'on voit aussi de beaux anges gardiens ? ⁽⁸¹⁾
 Et dans tous les buildings du monde,
 Et tout le long des corridors,
 Les enfants font des rêves d'or
 En glissant sur la terre ronde ⁽⁸²⁾.

L'élément favori du rêve de Garneau surgit de lui-même :

On voit briller des lacs sur les vieilles poubelles ⁽⁸³⁾.
 J'imaginai des lacs au milieu de ces rues ⁽⁸⁴⁾.

On songe au Verlaine des *Romances sans paroles* :

O la rivière dans la rue !
 Fantastiquement apparue
 Derrière un mur haut de cinq pieds,
 Elle roule sans un murmure
 Son onde opaque et pourtant pure
 Par les faubourgs pacifiés ⁽⁸⁵⁾.

Mais le sont-ils vraiment « pacifiés », ces faubourgs ? Car le poète avoue qu'il a mis en œuvre cette entreprise de transfiguration « plutôt que de se suicider ⁽⁸⁶⁾ », et

Les madriers rugueux, dit-il, [les enfants] les voient
 qui s'élèvent
 En des châteaux dorés où nicher leur dépit ⁽⁸⁷⁾.

Le désespoir, en effet, s'infiltré de plus en plus et la joie est devenue une réaction de défense. Craignant d'échouer dans son projet, le poète va tenter de préserver son domaine : le château, il en fera désormais une forteresse, insistant davantage sur les murailles que sur les beautés de l'intérieur : « le mur

(80) *Objets retrouvés*, p. 243.

(81) *Ibid.*, p. 241.

(82) *Ibid.*, p. 259.

(83) *Ibid.*, p. 239.

(84) *Ibid.*, p. 188.

(85) Paul Verlaine, *Œuvres poétiques complètes*, « la Pléiade », Paris, Gallimard, 1954, p. 136.

(86) Sylvain Garneau, *Objets retrouvés*, p. 231.

(87) *Ibid.*, p. 322.

de mon enfance ⁽⁸⁸⁾ » ; la fraîcheur, il la circonscrit, donnant ainsi naissance à l'une des grandes images de son œuvre : l'aquarium.

Le plus long texte de prose de Sylvain Garneau s'intitule *la Bleue*. Au cours de ce récit, l'auteur révèle que cette « Bleue » est un « canot de neige ⁽⁸⁹⁾ », une luge d'un genre particulier; « nous le dirigeons à l'aide de bouts de bois que nous tenions comme des avirons (id.) », précise le poète. Cet étrange véhicule mi-traîneau-mi-canot est un symbole de l'enfance émerveillée, et son abandon est visiblement lié à la perte de l'enfance. Comme l'auteur ne fait allusion qu'une seule fois à cet engin, nous nous croyons justifiés de penser que l'unité du récit réside davantage dans la tonalité bleue du titre. Il est évident par ailleurs que le leitmotiv central de cette œuvre curieuse est l'eau, la rivière, le ruisseau, et particulièrement le factice univers liquide de l'aquarium. Cet aquarium nous est présenté parallèlement à une cave où quelques couples de dormeurs s'éveillent lentement à la suite d'une nuit d'orgie.

Au fond de la chambre, les poissons n'étaient maintenant que de minuscules taches silencieuses, iridescentes sous l'ampoule, qui allaient et venaient tels des hélicoptères dans l'eau lumineuse... entre les sagittaires, longues feuilles immobiles, fossiles dans un bloc de cristal ⁽⁹⁰⁾.

Dans cette eau sombre, vaguement lumineuse, calme, sûre, circulent légèrement de beaux poissons qui ont « l'air préoccupés des enfants qui jouent (id.) ». Un « petit monde dépourvu de tapage ⁽⁹¹⁾ », où « entre [les] quatre murs transparents, ils retrouvent l'étang de leur enfance (id.) ». Illustration parfaite de l'aquarium sentimental, de l'aquarium du rêve, relégué dans un coin, seul refuge dans le salon de l'existence. Et les songes d'enfance nagent doucement dans cette eau du souvenir protégé. Sylvain Garneau nous a probablement donné ici la plus claire image du château d'eau de son univers intérieur. Car c'est bien un château que cette belle prison aux murs transparents. Faisant allusion au silence des poissons et à la paix toujours plus grande qu'il désire, il écrira plus loin : « Il faudrait toujours chuchoter ⁽⁹²⁾. » Comparant de nouveau les poissons aux enfants, le poète précise :

(88) *Objets retrouvés*, p. 199.

(89) *Ibid.*, p. 43.

(90) *Ibid.*, p. 23.

(91) *Ibid.*, p. 25.

(92) *Ibid.*, p. 33.

Souvent les enfants, à l'âge des mystères, se collent l'œil à la fenêtre . . . Ils aperçoivent sitôt le soir tombé, les mouvements mélodieux d'êtres qui s'aiment ou qui croient s'aimer. On ne reste jamais longtemps devant la fenêtre ⁽⁹³⁾.

Cette illusion d'amour entrevu par les parois de son âme, les êtres qui évoluent autour de l'aquarium se chargeront de la détruire. Le poète ne peut plus être dupe de ces apparences. Aussi, abrégeant son séjour devant la fenêtre, il tournera le dos à la réalité et s'occupera à protéger ce petit monde clos de son rêve, petit monde liquide où lui viendra fatalement le désir de sombrer pour de bon.

Quant à ce sous-sol où est situé l'aquarium, l'auteur insiste par des recoupements subtils et des jeux de lumière pour nous faire comprendre qu'il n'est qu'une réplique pathétique du dit aquarium :

Quand ils cessent pour une minute de ronfler, on entend le tic-tac d'un réveil [. . .] Les poissons circulent. Leurs flancs brillent quand ils virent ⁽⁹⁴⁾.

Les vaguelettes font osciller la lueur que l'eau reflète sur le plafond jaune (id.)

Chacun, à l'intérieur de son petit monde, sent monter des bulles délicates ⁽⁹⁵⁾.

Le parallèle acquiert sa pleine signification quand on constate que les individus qui roupillent dans ce sous-bassement semblent reposer dans une eau poisseuse. Par l'alcool, le tabac, l'amour, ces humains qui s'ennuient ont essayé de retrouver un état de bonheur calme apparenté à celui de l'aquarium. Mais cette cave n'est qu'un faux aquarium, et ses habitants nagent dans une hébétude trouble, dans une atmosphère de douceur qui n'est en fait qu'une torpeur mortelle et laide. À ce point de son évolution, l'œuvre de Sylvain Garneau affirme un échec tragique. Le parallèle est cruel, en effet, entre cette tentative d'atteindre le royaume de l'enfance et cet aquarium fermé, ce refuge clos où bientôt le poète étouffera.

L'ivresse joue un rôle important dans cette œuvre. Elle constitue un effort désespéré pour transmuter le réel. Mais l'ivresse est-elle aussi une arme

(93) *Objets retrouvés*, p. 25.

(94) *Ibid.*, p. 28.

(95) *Ibid.*, p. 67.

à deux tranchants, car s'il est vrai que « c'est souvent dans le fond de cette ivresse qu'on a l'esprit plus clair ⁽⁹⁶⁾ », il est également vrai qu'elle est factice, passagère, et que le réveil en est doublement amer. Grâce à l'ivresse, le poète pourra désormais se payer ce qu'il nomme des « rêves défendus ⁽⁹⁷⁾ », mais chaque retour à la réalité l'obligera à cette constatation déprimante : « nous étions bien saouls ⁽⁹⁸⁾ » et à l'aveu du caractère fabriqué de son rêve : « Bien sûr, nous n'y croyions pas ⁽⁹⁹⁾. »

Les personnages de *la Bleue*, sont pour ainsi dire constamment ivres. L'alcool est certainement l'une des clefs du paradis de Garneau. Notons au passage que Gaston Bachelard, dans sa *Psychanalyse du feu*, a démontré cette ambivalence de l'alcool, « liquide qui flambe ⁽¹⁰⁰⁾ ». Pour Sylvain Garneau, l'alcool est d'abord un liquide. Jarnais, du moins pas avant les derniers poèmes, il n'est fait allusion au caractère brûlant de l'eau de feu. Quand on connaît les composantes de son paysage d'élection, on peut cependant incliner à croire que l'alcool représente pour lui une égale part de feu et d'eau : ce « il pleuvait à l'ouest, à l'est il faisait beau » dont nous avons précédemment signalé les vertus d'équilibre et d'apaisement. L'alcool, c'est un avant-goût du paradis de luminosité liquide de l'enfance. Avec le temps toutefois, le poète attachera davantage d'importance au contenant qu'au contenu ; nous avons relevé un semblable phénomène quand il s'est agi du château et de ses murailles, de l'eau et des parois de l'aquarium. Nous verrons d'ailleurs plus loin l'importance symbolique du bris d'une bouteille.

Pour l'instant, ce que le poète demande à l'ivresse, c'est l'illusion de transformer le réel et d'entrer ainsi dans son paradis :

On se passe la fiole à tour de rôle tandis que le paysage devient de plus en plus magnifique, impressionnant, formidable, jusqu'à en devenir adorable ⁽¹⁰¹⁾.

S'enivrer complètement et se coucher dans l'herbe par un beau soir d'été ! Regarder les feuilles à l'envers. Regarder des racines et des écorces et trouver ça beau ⁽¹⁰²⁾.

(96) *Objets retrouvés*, p. 35.

(97) *Ibid.*, p. 242.

(98) *Ibid.*, p. 95.

(99) *Ibid.*, p. 96.

(100) Gaston Bachelard, *la Psychanalyse du feu*, « Idées », Paris, Gallimard, 1949, p. 137.

(101) Sylvain Garneau, *Objets retrouvés*, p. 71.

(102) *Ibid.*, p. 83.

Parfois, le but du poète est atteint et l'on assiste alors à un rêve suprême, un rêve où se cristallisent tous les éléments de son paradis onirique. Il faut citer en entier ce texte qui est une synthèse de l'expérience poétique de Garneau et dont les vertus d'apaisement en font l'un des hauts-lieux de son œuvre :

Te souviens-tu vraiment de ce soir délicieux où nous avons fait de la voile en pleine ville ? Nous avons trouvé un poteau télégraphique garni d'une espèce de tente, au bout. On y faisait le jour des réparations aux fils. Nous avons grimpé en haut. Il y avait une sorte de plate-forme en bois sur laquelle les ouvriers avaient laissé leurs outils. Nous l'avions décrochée et la toile pendait comme une voile déchirée.

Combien de temps sommes-nous restés au pied de ce poteau, couchés dans l'herbe, à regarder les étoiles et la voile qui oscillait doucement sous la brise tendre ? Nous étions sur la mer des Caraïbes. C'était un soir calme. L'eau s'étendait autour, comme un vrai miroir. Je crois même que ce soir-là elle fourmillait de méduses phosphorescentes, comme si le ciel avait échappé des pluies d'étoiles, dans la mer, par magnanimité.

Et te souviens-tu de l'odeur des varechs, familière, qui nous remplissait les narines de bien-être. Et cet air si vif, sur la mer, qu'il piquait les yeux. Et cette fraîcheur parfaite, pleine de parfums de foin et de bois qui tombait sur nous en une pluie invisible de petites perles et nous faisait croire à la proximité d'une terre nouvelle. Il faut dire que nous étions bien saouls ⁽¹⁰³⁾.

Le dernier membre de phrase, hélas, comme un cordage qui se rompt net, fait s'écrouler tout le décor — car il ne s'agissait que d'un décor. Le poète, détruit dans le plus intime de son songe de beauté, s'avance parmi les débris, et murmure :

Je sais. Ce port et ces grèves
Je ne les ai vus qu'en rêve ⁽¹⁰⁴⁾.

(103) *Objets retrouvés*, p. 95.

(104) *Ibid.*, p. 212.

Désabusé, réduit à s'enivrer pour retrouver quelques parcelles de ce « beau pays fait pour les anges », immigré lui-même dans le monde banal et cruel des humains, il s'associe à l'infortune de ces immigrants, ses voisins qui, dit-il :

Nous montraient un certain matin
 Comment boire un verre de vin.
 Ils en ont bu beaucoup plus qu'un.
 Ils ont parlé des mœurs étranges
 D'un beau pays fait pour des anges
 Où l'on mangeait des plats exquis
 En souriant à des marquis
 Où l'on goûtait la politesse
 Où chacun s'appelait : Altesse.

.....
 Ils ont pleuré. O belle époque
 Et que personne ne s'en moque.
 Dans le château de mes parents
 Tentait de dire mère grand
 Il faisait bon, faisait bon vivre
 Mais elle emplit un plat de cuivre
 De ce vin bu avec tant d'art
 Et à bas tous les étendards.
 Oh elle ne fut pas la seule
 Bientôt Alexandra dégueule . . .
 Et puis, ils y sont tous passés.
 J'en sais qui se seraient vexés
 Mais comme disait la grand-mère
 Il suffisait d'avoir la manière.
 Mes immigrés, mes bons voisins
 Rien chaque dimanche matin
 En buvant un verre de vin
 Ah s'ils pouvaient n'en boire qu'un . . . (105)

Comment ne pas entendre ici, en écho, ce grand cri de détresse, d'une splendeur géniale celui-là, de cette autre victime du Rêve que fut Nelligan :

(105) *Objets retrouvés*, p. 122-123.

Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,
 Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore,
 Oh ! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots ⁽¹⁰⁶⁾ !

« **QUEL FEU FAUT-IL POUR QUE MON ESPRIT MEURE ?** ⁽¹⁰⁷⁾ »

Nous voici à la fin du voyage, déjà. Nous avons atteint l'étape où, à l'instar du poète désespéré, il ne nous reste plus qu'à jeter un regard rétrospectif sur le chemin parcouru, chemin jonché de débris et qui, pour comble, ne débouche sur rien. « Il fallait que ce voyage se poursuivît ⁽¹⁰⁸⁾ », écrit Garneau avec beaucoup de fatalisme, et, du fond de son désarroi, il ajoute pourtant : « Nous voulions bien savoir ce qui nous arrivait ⁽¹⁰⁹⁾ ». Il n'est pas facile, en effet, de se résigner à ne rien comprendre dans la catastrophe inattendue, absurde, d'un destin qui promettait d'être si heureux, tout orienté, semblait-il, vers un univers de beauté où les êtres auraient communiqué dans une même pureté de vision, dans un même amour du monde.

« Nous en avons suivi des sentiers, pauvres nous (id.) .» Et après un rêve, c'était un autre rêve, et puis encore un autre, car — inconscience ou ténacité — le poète s'est obstiné comme un enfant têtue. À de nouveaux assauts de la laideur, il répondait par de nouvelles images ; dans le creuset de son imagination, il transmuta tout ce qu'il put de la matière, mais c'est la matière qui triomphe et le poète bat douloureusement en retraite. Acculé aux retranchements ultimes de son être, il ne lui reste plus qu'à s'engager sur cette petite route, là, à côté de lui, en lui, à l'intérieur même de sa substance, ce dernier sentier qui, nous le savons, sera celui, terrible, de la mort. Et il est pathétique de voir cet enfant, les bras chargés des débris de ses chimères, de le voir qui s'interroge une dernière fois sur le sens du voyage. Une dernière fois, il essaie de se convaincre que l'issue doit être bénéfique :

Je vais dans un pays sans larmes et sans toits.
 Vous ne pouvez savoir comme on y est tranquille ⁽¹¹⁰⁾.

(106) Emile Nelligan, « la Romance du vin ».

(107) Sylvain Garneau, « les Brûlés », poème inédit.

(108) *Objets retrouvés*, p. 158.

(109) *Ibid.*, p. 319.

(110) *Ibid.*, p. 315.

Une dernière fois pourtant, il ne peut faire taire une sombre appréhension : « Où je vais ? Ça n'a aucun intérêt. C'est loin, mais ça doit ressembler à ici ⁽¹¹¹⁾. »

Et le voici qui s'avance, avec au cœur une détresse consommée, sur ce qui n'est devant lui qu'un « sentier noir qui va on ne sait où. Un grand trou noir . . . ⁽¹¹²⁾ ».

Nous sommes bien loin maintenant du « petit sentier de myrtilles . . . » C'est ici le royaume de la nuit, et de la nuit dévastée ; les grands phalènes sont bien morts, et des créatures de cauchemar ont pris leur place. Signalons ici un phénomène qui n'appartient pas en propre à Sylvain Garneau, car il nous a été donné d'en constater l'existence dans presque toutes les œuvres importantes de la poésie québécoise. Il s'agit de ce que nous pourrions appeler un très significatif renversement des images. Il semble en effet que les éléments constitutifs d'un rêve donné se retournent infailliblement contre celui qui leur a permis l'accès de son imagination : une idole mal assurée sur son piédestal et qui s'affaisse sur la tête du plus ardent de ses adorateurs.

« Le désir retombait sur nous comme du feu ⁽¹¹³⁾ », a écrit Saint-Denys Garneau. Le poète, nouvel Atlas, porte sur ses épaules un univers qu'il a façonné avec amour, un univers qui prend les dimensions de plus en plus gigantesques du rêve ; il suffit d'un moment de faiblesse alors pour que le créateur s'effondre sous le poids de sa création. On pourrait même parler d'une vengeance cruelle du rêve contre celui qui l'a élaboré. Ainsi, il est remarquable de voir avec quelle implacable rigueur chacun des éléments composites du songe de Sylvain Garneau se retourne contre lui.

Cette nuit, dont il avait tant apprécié les charmes magiques, le poète ne lui demande plus qu'un « silence inconscient ⁽¹¹⁴⁾ », un repos apparenté au néant. Cette noirceur, pourtant, sera sans pitié et ne fera qu'éveiller en lui « des souvenirs dont on cherche l'oubli ⁽¹¹⁵⁾ ». Car ces souvenirs sont bien morts et c'est à l'état de spectres qu'ils hantent désormais les frontières de la réalité ; le poète se sentira pris d'une frayeur panique en contemplant les décom-

(111) *Objets retrouvés*, p. 96.

(112) *Ibid.*, p. 286.

(113) Saint-Denys Garneau, *op. cit.*, p. 189.

(114) Sylvain Garneau, *Objets retrouvés*, p. 105.

(115) *Ibid.*, p. 281.

bres du château hanté de son songe. Des « coins de la chambre où l'ombre règne sur ses sujets ⁽¹¹⁶⁾ », des hallucinations s'élèvent, et le poète a ce cri qui est une négation de toute la poésie :

Heureux les myopes ! Car ils peuvent s'assoupir en paix.
[. . .] Parce que jamais ils ne verront ces lutins, ces korrigans, ces farfadets, ces kobolds ou ces ægipans qui, du fond des tail-
lis où ils se cachent, nous adressent des signes mauvais, rican-
nent (car nous hésitons à les suivre) et s'entendent si bien
entre eux qu'à la fin ils nous tournent la tête. Alors vous péné-
trez dans le petit sentier plein de myrtilles au bout duquel
vous attend un cheval de paille qui s'enflammera dès que vos
yeux l'effleureront. Heureux les myopes ! (id.).

La nuit et le rêve sont à leur tour devenus maléfiques.

Dans son poème intitulé *les Trois Prisons*, Sylvain Garneau fait la somme de son échec.

La première prison était dans une ville ⁽¹¹⁷⁾.

À mesure que le rêve se désagrège, en effet, la ville occupe une place de plus en plus importante dans l'œuvre de notre auteur. Jadis, espérant vaguement renoncer pour de bon à la ville, au réel, le poète avait écrit ces très beaux vers :

Ce dont j'ai peur c'est qu'un jour vienne
Où le désir m'empoigne au cœur
De laisser fuir jours et semaines
En écoutant pousser les fleurs ⁽¹¹⁸⁾.

Mais, nous l'avons signalé à maintes reprises, Sylvain Garneau n'est pas vraiment un aventurier du rêve. Il a toujours refusé de s'enfoncer trop profondément dans les abîmes du songe. Il désirait un état intermédiaire entre le rêve et la réalité, un état heureux de doux équilibre, de réconciliation, cet état qu'Anne Hébert qualifiera de « songes en équilibre ». Trop faible pour s'installer carrément dans l'au-delà des apparences, il aura laissé le réel contaminer

(116) *Objets retrouvés*, p. 32.

(117) *Ibid.*, p. 303.

(118) *Ibid.*, p. 243.

son tendre paradis. Mais voici que, par une réaction inattendue, il se précipite de plain-pied dans « la ville avec sa fumée et ses laideurs ⁽¹¹⁹⁾ ».

La seconde prison, en haut d'une falaise,
 Avait l'air d'un château, sous ses ormes penchés.
 Les prisonniers venaient d'eux-mêmes s'y cacher,
 Pour confier à ses murs d'impalpables malaises ⁽¹²⁰⁾.

Assailli par la laideur du réel, le poète crée ce lieu mythique, noble, sécurisant qu'est le château. Autour du paradis de l'enfance, il élève des tours et des murailles crénelées. Ces murs, malheureusement, constituent une limite précise, et le poète sait qu'ils finiront tôt ou tard par l'étouffer et que, trop bien protégés, ses « jardins [seront] déserts ⁽¹²¹⁾ ». Le château alors devient une variante de la tour d'ivoire.

Dans ce royaume factice, le poète, assis sur un « trône [...] de veours, d'ébène et d'or sculpté [...] (qui moisit), sous les fils d'araignée ⁽¹²²⁾ », constate, comme le *Bozo* de Félix Leclerc, que la fête est manquée : « Notre beau règne est mort (id.). »

Par réaction contre cette claustration forcée, Sylvain Garneau souhaitera faire éclater les donjons, franchir de nouveau les herbes et retourner dans la fraîcheur de la nature. Pour assurer la réussite de son projet, il appellera à son secours ses amis, ces anciens « frères de la lune » :

Le mur s'écroulera. A vous, mes liserons !
 Vous saurez transformer en forêts ces parterres.
 — Ils viendront, mes amis, demain, et nous pourrons
 Briser les carreaux du château [...] ⁽¹²³⁾.

Ces amis, ils viendront en effet, mais ils ont terriblement vieilli, ils appartiennent désormais à ce monde des humains que Garneau avait rejeté avec tant de dégoût. Car, en faisant sauter les murs, ce n'est pas la nature qui s'introduira dans les jardins anémiés de son domaine, mais des « rois fainéants »

(119) *Objets retrouvés*, p. 83.

(120) *Ibid.*, p. 305.

(121) *Ibid.*, p. 200.

(122) *Ibid.*, p. 201.

(123) *Ibid.*, p. 199.

qui traîneront sous leurs chausses la poussière de la ville et la bêtise du monde adulte. Dans cette caricature de l'ancien royaume, le poète sera réduit au rôle de « jongleur », il sera « le fou de dix rois gros et gras ». Et, en fin de compte, ces « géants [...] fiers et heureux [...] (dormant) auprès de leurs compagnes [...] (et buvant) tant de vins délectables » s'empiffrent aux dépens du malheureux. La situation n'aura fait qu'empirer car

Ils ne viennent jamais, ces héros sans courage,
 Délivrer de sa tour la princesse ou le fou,
 Ni laisser les oiseaux s'envoler de leur cage,
 Ni retirer à l'ours le collier à son cou ⁽¹²⁴⁾.

Le château ne sera plus qu'une

[...] douce prison
 Où l'on mène, la nuit, les pauvres fous qui songent ⁽¹²⁵⁾.

À quoi songent-ils, ces « fous pris au piège ⁽¹²⁶⁾ » ?

(Ils pleurent), le soir, au fond d'un grenier,
 Et (voient) passer d'immenses gondoles
 Sur le fleuve bleu (qu'ils ont) renié ⁽¹²⁷⁾.

Ils songent au paradis à jamais perdu de l'enfance ; et c'est pour l'avoir renié, ce grand songe de beauté et de pureté, pour avoir désespéré de sa conquête, qu'ils en sont réduits à cette condition. Du château, il ne reste guère que des ruines, des murs aussi détruits et infects que ceux des « palissades ⁽¹²⁸⁾ » de ville, sur lesquels des voyous, des enfants sans espoir, gravent de misérables messages d'amour. Du poète, il ne restera que cette épitaphe avilissante : « Ci-gît le fou du roi ⁽¹²⁹⁾ ».

Sylvain Garneau résumera cette aventure tragique dans l'un de ses plus beaux poèmes, intitulé *la Fille du roi*. Dans une ville s'élevait un grand château. Dans ce château habitait un roi, et « souvent son grand château s'animait de rubans, etc. ». Des fêtes merveilleuses se déroulaient dans ce palais.

(124) *Objets retrouvés*, p. 197.

(125) *Ibid.*, p. 306.

(126) *Ibid.*, p. 268.

(127) *Ibid.*, p. 187.

(128) *Ibid.*, p. 319.

(129) *Ibid.*, p. 197.

Or le roi avait une fille, et le poète devint amoureux de cette fille. Un jour, le roi quitta son royaume, mais le poète, entraîné par sa passion et par le souvenir des fêtes « qu'on célébrait jadis », partit à la recherche de la fille du roi. Bien sûr, il ne retrouvera jamais cette déesse du songe, cette incarnation mystérieuse de la poésie pour qui il a tout sacrifié et qu'il a idolâtrée en vain puisqu'elle n'était qu'une illusion, puisque la fille du roi était folle. Pour la retrouver, et obéissant en cela à un rituel intime, il emprunte un sentier et s'éloigne, n'attendant que de la mort un terme à son tourment. Les derniers vers de ce poème sont une synthèse de l'œuvre de Garneau :

Demain matin, encore, on me regardera
 Avec ces yeux mauvais qui me font de la peine.
 Ils ne comprennent pas —. Un jour, tout finira,
 Et j'attends ce jour-là de semaine en semaine.
 Je n'avais que vingt ans. J'étais de bonne foi.
 J'avais frôlé son bras dans une farandole.
 J'ai demandé la main de la fille du roi.
 Mais je ne savais pas que la pauvre était folle ⁽¹³⁰⁾.
 La troisième prison n'a ni mur ni barreaux.

 J'ai décidé, hier soir, d'aller voir ma rivière ⁽¹³¹⁾.

Cette troisième prison, c'est la fraîcheur, le royaume de l'eau. Cette eau de l'enfance, à mesure que l'âge l'en éloigne, il devra la préserver contre les dangers extérieurs, contre les éléments desséchants, contre le feu de la réalité. Mais il n'y pourra parvenir que par l'isolement, le repliement dans une attitude de défense, d'où l'apparition des images de l'aquarium et du château d'eau. Dans le château, le poète, nous l'avons vu, étouffait. Dans cette eau enclose, il aspirera à l'anéantissement par la noyade :

Je m'en vais pour toujours au pays des poissons
 Chercher parmi les joncs des pépites de lune (id.).

Ce thème de la noyade est fréquent dans la poésie du Québec. Saint-Denys Garneau, après ses tentatives d'appropriation du réel, ses tentatives d'entourer d'eau le feu dangereux du réel, avait écrit :

(130) *Objets retrouvés*, p. 244-245.

(131) *Ibid.*, p. 310.

Je préfère avoir tout perdu
 Je préfère être un jeune mort étendu
 Sous un plafond silencieux

À la lumière longue et sans heurt de la veilleuse
 Ou peut-être au profond de la mer
 Dans une clarté glauque qui s'efface
 Durant un long temps sans heures et sans lendemain ⁽¹³²⁾.

Il ne s'agit plus là d'un désir de communion avec le paysage du songe ; il s'agit bien plutôt d'une fuite devant la constatation de l'échec. Du haut de la falaise où se dressait la seconde de ses prisons intimes, on pouvait voir la mer, cette mer et ses « courants divers », inquiétante. Dans cet abîme, nous dit le poète, « quelques-uns sont tombés, des distraits, par mégarde ⁽¹³³⁾ », mais il insinue plus loin que ce faux pas d'apparence involontaire recouvrait sans doute une angoisse insoupçonnée, car ce sont là des « noyés distraits [. . .] qui, bien sûr, m'a-t-on dit, ne l'ont pas fait exprès (id.) ». Mais ici comme dans le château où il ne servait à rien d'être roi, il est inutile d'habiter l'élément liquide à titre de noyé, car, constate Garneau, « les noyés s'ennuient ⁽¹³⁴⁾, dans cet étang, cette flaque qui n'a plus rien des rivières et des sources du paradis. Dans un effort pour redonner vie à son rêve, le poète verse dans « la rivière vieillie » « l'or des sables » et supplie une peu probable baigneuse d'y « nager nue (id.) », comme si le jeu et la résurrection de la simplicité étaient encore possibles. Émouvante tentative également, cette illusion du jeu retrouvé :

J'ai nagé jusqu'à l'autre rive
 Pour y chercher des jeux nouveaux

.....
 J'ai trouvé quatre sources vives
 Et j'ai recommencé le jeu ⁽¹³⁵⁾.

Comme pour l'enceinte du château, d'ailleurs, où il aurait voulu que ses amis viennent lui tenir compagnie, ici, le poète essaie d'intéresser ses voisins à son aventure :

(132) Saint-Denys Garneau, *op. cit.*, p. 143.

(133) Sylvain Garneau, *Objets retrouvés*, p. 305.

(134) *Ibid.*, p. 183.

(135) *Ibid.*, p. 311.

Ceux qui n'ont pas peur, qu'ils me suivent,
Ça fera moins de malheureux ⁽¹³⁶⁾.

Mais personne, évidemment, ne l'a cru et il se trouve seul, désespéré, à l'intérieur du monde glauque et de plus en plus étroit de ce qui n'est désormais qu'un souvenir de pureté, de douceur et de liberté.

Sylvain Garneau n'a rien d'un plongeur des grands fonds marins. La mer, bien sûr, l'a souvent fasciné, mais il ne s'est jamais enfoncé dans ses profondeurs. De même, il ne pourra se décider à dire un adieu définitif au réel par un abandon aux grands courants de la rêverie abyssale. Il faut lire attentivement ce morceau de prose intitulé *les Vacances de Sébastien* pour comprendre la complexion poétique de ce rêveur. Sébastien ne vit qu'en fonction de la rivière ; il abhorre tout ce qui risque d'en contaminer la pureté. Mais malgré la fascination qu'il éprouve pour l'élément fluide, il redoute le vertige qui peut l'entraîner à tout jamais dans les rapides. Il aime cette proximité de « l'abîme du Rêve ⁽¹³⁷⁾ », cet effleurement de la mort doucement apprivoisée et avec qui il peut jouer. Que demande-t-il, d'ailleurs, à la rivière ? Il espère en retirer des poissons, des créatures de l'eau pour peupler son aquarium, des parcelles de rêve, des fragments de beauté, juste ce qu'il faut pour enjoliver le domaine paisible de son paradis intérieur. À la fin, quand l'enfant perd pied et se noie, on peut dire qu'il s'est exposé de façon imprudente, et que cette noyade n'a rien d'un plongeon volontaire.

On retrouve à plusieurs reprises dans l'œuvre de notre auteur, ce désir de n'extraire du rêve que ce qui lui semble utile, et le poète est moins intéressé par la mer qu'il craint que par les trésors dont elle pare ses rives. « Matelot (s) oublié (s) au départ ⁽¹³⁸⁾ », Sylvain Garneau situe son lieu de prédilection sur les bords de toutes eaux, et ses poèmes sont un peu le reflet de « ces pierres délicates où la mer a versé ses couleurs au hasard (id.) ». Il semble que Pierre Garneau ait bien compris ce goût du poète pour les « objets trouvés » sur la rive, lorsqu'il dessina une échouerie sur la page-couverture du recueil *Objets trouvés*. La « cabane paradisiaque », l'une des belles images de son royaume onirique, n'était-elle pas précisément « faite en bois de grève, avec la coque de cent barques naufragées ⁽¹³⁹⁾ » ? Les palais mystérieux qu'élève cet enfant

(136) *Objets retrouvés*, p. 312.

(137) Emile Nelligan, « le Vaisseau d'or ».

(138) Sylvain Garneau, *Objets retrouvés*, p. 207.

(139) *Objets retrouvés*, p. 82.

accroupi sur les plages ne sont pas des châteaux de sable, mais des demeures richissimes, serties de pierres précieuses issues de la mer, et donc d'authentiques châteaux d'eau.

Aussi, quand, devant la faillite de son entreprise, lui viendra le désir de se plonger corps et âme dans le rêve, il reculera d'effroi et aura ce cri d'une parfaite logique poétique :

Elle est trop noire, la rivière.
J'ai peur de me jeter à l'eau.
J'ai peur, j'ai peur des grands châteaux ⁽¹⁴⁰⁾.

À force de vouloir protéger cette fraîcheur, le poète en est arrivé à un repliement tel que l'image même de l'aquarium est trop vaste pour exprimer l'exiguïté de ce refuge. Sa « gorge rêche ⁽¹⁴¹⁾ » de soif comme « des marais [...] que le soleil assèche (id.) » et cette allusion à « la rivière qui écume comme la bière ⁽¹⁴²⁾ » assignent tout naturellement à la bouteille le rôle de réceptacle ultime du rêve. On conserve précieusement ces bouteilles à l'intérieur desquelles de méticuleux artistes ont réussi à dresser un petit vaisseau, toutes voiles déployées. Ces flacons de verre contiennent du voyage. Mais combien plus précieuse encore est cette bouteille où Sylvain Garneau est parvenu à concentrer toute la mer, toute l'enfance et tout l'amour ! C'est littéralement de l'enfance que Garneau buvait, c'est d'amours mortes et de pureté défunte qu'il s'enivrait. Mais, trop à l'étroit, il aspirera, comme pour les murailles étouffantes du château, à faire éclater les parois de ce qui n'est plus qu'une manière de reliquaire. Et tous les trésors de son rêve d'eau se répandront alors, définitivement souillés, sur les pavés de la ville ; l'eau n'était pas seulement l'un des éléments constitutifs de son songe de beauté, mais le point de cristallisation, mais la substance même de son paradis :

Passants riez. J'ai brisé ma bouteille.
Tous ces bijoux, vous les voyez briller,
Ces diamants verts qu'un feu rouge illumine,
Ce sang vermeil au pied des escaliers,
C'est mon bonheur que la foule piétine.

(140) *Objets retrouvés*, p. 314.

(141) *Ibid.*, p. 188.

(142) *Ibid.*, p. 268.

Je le tenais ferme sur ma poitrine,
Mais j'ai buté contre le policier.

.....
Passants, passez. J'ai brisé ma bouteille ⁽¹⁴³⁾ ».

Le rêve s'est effrité parmi les éclats de verre, et les derniers poèmes de Garneau, déchirants, inégaux, sont le reflet même de ces tessons sur lesquels « les passants vont (se) couper les pieds (id.) », sur lesquels, pourrait-on ajouter, les lecteurs ont peine à ne pas se blesser un peu le cœur.

Ici, par un renversement exceptionnel, l'image de l'eau se transformera en ces deux extrêmes que le poète avait tellement tenté de fuir : la neige, d'une part : « La neige couvre mes baisers ⁽¹⁴⁴⁾ » ; le feu, de l'autre : « boissons fortes de flammes ⁽¹⁴⁵⁾ ».

Parallèlement à cette catastrophe il faut voir enfin de quelle façon s'effritent les thèmes profonds — enfance et amour — recouverts par le symbole de l'eau.

Répondant toujours à ce même phénomène de renversement, l'enfance se retourne contre le poète :

Je vis dans une ville, une ville d'enfants.

.....
Il reste vous et moi, vous nombreux et moi, seul.

Il reste vous et moi, la ville . . . et puis la neige.

Je ne puis vous parler, moi, votre bisaïeul.

Je vous suis dans les cours. Je cherche. Mais que sais-je ?

Où sont-ils vos iglous, vos antres, vos tunnels ?

— À travers les sainfoins qui brillent sur la neige.

Parmi les verges d'or tremblantes sous le gel,

Des traces, qui s'en vont partout . . . Où suis-je ? Où vais-je ?

[. . .]

(143) *Objets retrouvés*, p. 281.

(144) *Ibid.*, p. 257.

(145) *Ibid.*, p. 299.

Je suis le seul ici, le seul dans la cité.
 Tous les autres sont morts. Les enfants sont les maîtres.
 Les enfants sont partout. Ils crient : la liberté
 Et lancent des cailloux dans toutes les fenêtres.

Enfants, épargnez-moi. Je m'en vais. Laissez-moi.
 Je ne reviendrai plus jamais dans votre ville ⁽¹⁴⁶⁾.

Comment ne pas rapprocher ces enfants cruels des « petits monstres ⁽¹⁴⁷⁾ » de Saint-Denys Garneau, un autre poète qui avait espéré retrouver la tendresse et la liberté originelles, et contre qui ses propres rêves ont pris les armes.

Quant à l'amour, indissociable de l'enfance, il ne supportera pas davantage le contact brutal du réel : il se présentera sous une forme défigurée. Éternité dérisoire de l'amour :

Les lettres des amants sèchent dans les greniers
 Et les noms inconnus dorment au cimetière ⁽¹⁴⁸⁾.

Hypocrisie et fragilité des sentiments :

Un bel amour d'enfant, qui durera toujours [. . .] jusqu'au
 prochain arrêt ⁽¹⁴⁹⁾.
 pour toujours, trois semaines ⁽¹⁵⁰⁾.

Incommunicabilité et solitude absolue :

Car ces mots sont des barreaux. Cette phrase est une prison ⁽¹⁵¹⁾.

Si ma chanson est nostalgique
 C'est que je l'ai écrite seul ⁽¹⁵²⁾.

Jadis, l'un des plus purs moments de sa rêverie avait accordé au poète la vision de cette femme-paysage-enfant qui, dans toute la splendeur paci-

(146) *Objets retrouvés*, p. 315-316.

(147) Saint-Denys Garneau, *op. cit.*, p. 45.

(148) Sylvain Garneau, *Objets retrouvés*, p. 194.

(149) *Ibid.*, p. 265.

(150) *Ibid.*, p. 279.

(151) *Ibid.*, p. 67.

(152) *Ibid.*, p. 252.

fiance de sa nudité, constituait l'aboutissement, la justification de sa quête poétique. Désormais, c'est par les ruelles qu'il s'obstine à en chercher le fantôme. Et comment ne pas reconnaître la *Fille du roi* sous cette « comtesse folle, au fond de tes riutes ⁽¹⁵³⁾ » du très beau poème intitulé *le Pauvre François*. Dans cette cité infernale où « on entend les amants s'égorger ⁽¹⁵⁴⁾ », gît,

Caché derrière les poubelles,
Un grand amour sans grand espoir ⁽¹⁵⁵⁾.

Sans raison, comme un cancer, la réalité a brusquement pourri toutes les cellules du rêve. Mais cette faillite est-elle vraiment inexplicable, et n'est-il pas possible de déceler au cours de ce périple poétique quelques indices permettant de jeter un peu de lumière sur le destin tragique de cet exquis rêveur à qui des amis pouvaient dire : « Tu vois des merveilles partout ⁽¹⁵⁶⁾ ? » Dans ce but, étudions de près deux textes particulièrement révélateurs. Il s'agit de *Mariposas* et de *le Serpent et la pêche*.

Dans *Mariposas*, un enfant s'aventure au sein d'une nuit dont nous avons signalé précédemment la richesse symbolique. Quel est le but de cet enfant ? capturer deux merveilleux phalènes afin de prouver à tous « qu'il est sûr de ce qu'il dit : qu'il a bien vu un phalène ⁽¹⁵⁷⁾ » et de mettre fin aux raileries. On songe inévitablement au pêcheur épique du *Vieil Homme et la mer* d'Hemingway, pêcheur entêté, décidé à ramener au jour, pour l'exposer aux yeux de tous, ce grand poisson en qui s'incarnent tous les espoirs de bonheur de l'humanité. On s'étonne de trouver chez Sylvain Garneau cette ambition prométhéenne, et pourtant il n'existe pas une démarche authentiquement poétique qui en soit de près ou de loin exempte, car tout poète est créateur du monde.

Chez Garneau, toutefois, l'entreprise n'a rien de dangereux et il ne s'agit, une fois de plus, que de retirer quelques parcelles de beauté ; ces phalènes sont en quelque sorte des échoueries de la nuit. Mais là où il semble qu'il commette une erreur décisive, c'est au moment où, fier de sa capture, il se laisser sombrer « lentement, éperdument, dans la béatitude. Un dieu

(153) *Objets retrouvés*, p. 182.

(154) *Ibid.*, p. 241.

(155) *Ibid.*, p. 251.

(156) *Ibid.*, p. 132.

(157) *Ibid.*, p. 131.

repu ⁽¹⁵⁸⁾ ». Partagé entre deux attitudes, remettre en liberté les papillons, c'est-à-dire demeurer avec eux, ou les conserver en les ramenant dans le réel, le poète opte pour la seconde. Les phalènes constitueront quelques « objets trouvés » de plus dans sa collection de trésors dérobés au paradis. Seulement, conserver le rêve, l'incarner, c'est précisément le tuer. Le poète ici, sous les traits d'un enfant insouciant, inconscient de sa cruauté, enfermera lui-même ces deux créatures de beauté dans un flacon de cyanure de potasse. Notons au passage que, dans l'œuvre de Garneau, tous les êtres que leur sublimité distingue périssent de façon atroce, victimes d'une brutalité qui se situe aux antipodes de leur grâce. La mort des grands phalène est aussi horrible que celle de ce petit chat, dont on sait qu'il est une image du poète, et qui, la colonne vertébrale cassée par le talon d'une femme, agonise dans d'indescriptibles convulsions ⁽¹⁵⁹⁾.

Cet enfant a quelque chose de monstrueux, mais ne répète-t-il pas les gestes essentiels de tout artiste ? cette action incantatoire par laquelle il arrive à saisir aux pièges de ses mots, de ses couleurs ou de ses sons, quelques parcelles de songe, et cette activité fébrile qu'il déploie ensuite pour construire cette cage parfaite mais étouffante qu'est l'œuvre d'art ? Chaque tentative, bien sûr, n'est entreprise qu'en vue de dérober un peu de la vie suprême du rêve pour la transfuser ensuite dans les veines du triste réel, mais les témoignages abondent qui prouvent l'inanité de cette utopique fusion, car, en définitive, c'est toujours le rêve qui finit par périr. Et pourtant, la condition de l'homme est de recommencer sans cesse ce geste qui lui fut enseigné par le premier des voleurs d'absolu : Prométhée.

Le Serpent et la pêche est le texte où Garneau a résumé de la façon la plus claire sa quête pathétique de l'amour-fraîcheur. Un enfant, encore, entreprend un voyage extrêmement étrange dont chaque étape est d'une grande beauté onirique. Il s'agit de toute évidence d'une quête initiatrice : avant qu'il lui soit donné d'apercevoir cette « image d'une beauté inaltérable ⁽¹⁶⁰⁾ », le poète devra traverser des terres éminemment hostiles à la fragilité de sa rêverie. Observons ce pays de mort qui est, n'en doutons point, la transposition mythique de la réalité. Un « univers pierreux », dominé par le soleil qui enflamme le gravier, « soleil cuivré » qui darde « des rayons suffoquants »,

(158) *Objets retrouvés*, p. 137.

(159) *Ibid.*, p. 86.

(160) *Ibid.*, p. 160.

« paysage volcanique, couvert de ronces d'un aspect métallique » et où ne subsiste « aucune trace de végétation », désert rougeoyant où se dressent des montagnes qui sont « d'immenses blocs soufrés, déchiquetés », des « théories d'aiguilles [...] coiffées de cristallisations bizarres rappelant des têtes de mort ». « Quelquefois, écrit le poète, terrifié, annihilé par l'immensité, la gorge sèche, je croyais voir briller dans une vallée une étendue d'eau, mais si éloignée et si floue qu'il me fallait accepter l'explication de mirage que me fournissait mon cerveau ⁽¹⁶¹⁾. » On ne saurait imaginer plus parfaite description d'un univers essentiellement hostile au rêve de douceur liquide que poursuit Sylvain Garneau.

Puis, tout à coup, au bout de journées longues et chaudes, l'enfant débouche miraculeusement sur une immense vallée verte de feuillages. « J'ouvrais la bouche et je buvais la fraîcheur ⁽¹⁶²⁾ », note le voyageur émerveillé. De toute évidence, il entre au paradis. « Un fruit merveilleux, une grosse pêche [...], grasse, lourde, enveloppée d'un duvet velouté ⁽¹⁶³⁾ » s'offre tout naturellement à lui. Mais surtout, suprême justification de cette odyssee du cœur, c'est dans cette contrée du bout des songes que va lui apparaître cette femme-paysage-enfant, cette fée douce et nue comme une source apaisante.

À ce moment pourtant se situe un événement qui, malgré son étrangeté, demeure dans la logique poétique de Sylvain Garneau. Il faut citer en entier ce passage fondamental :

D'un geste lent, elle se ramena les cheveux sur les épaules, me regarda, sourit et fit signe que non de la tête. Je lui fis comprendre par signes que je voulais partager avec elle le fruit que j'avais trouvé. Elle se leva. C'était une femme, mais à peine plus grande que moi. De près son corps paraissait plus fragile. C'était un corps de femme-enfant. Je cherchai une lueur de joie dans ses yeux mais j'y trouvai un regard profond. Sa bouche restait sérieuse. Elle s'approcha tout contre moi et se joignit les mains derrière le dos. J'étais sur une petite butte. Elle levait la tête vers moi. Elle attendait.

(161) *Objets retrouvés*, p. 154, 155, 156.

(162) *Ibid.*, p. 160.

(163) *Ibid.*, p. 161-162.

J'aurais pu rompre le fruit en deux parts égales mais je compris à son attitude qu'elle voulait que nous le mordions en même temps. J'y enfonçai les dents et tenant ainsi le fruit, les mains derrière le dos, je me penchai pour approcher ma bouche de la sienne. Mais au moment précis où ses dents pénétraient dans la chair juteuse, je perdis l'équilibre et je voulus me rétablir en posant mes mains sur ses épaules.

Je ne pouvais prévoir que le contact de sa chair nue serait pour moi un choc si grand. À l'instant où les paumes de mes mains effleurèrent sa peau infiniment satinée, je sentis que le sol s'effondrait sous mes pieds. Le fruit tomba entre nous deux et nos bouches se rencontrèrent. Mais ce ne fut pas un baiser qui fut donné. Je rouvris les yeux et je vis la jeune fille. Elle s'était reculée et son image transparissait comme à travers la chaleur qui se dégage d'une cheminée, oscillante et trouble. Son sourire résigné était revenu. Alors le paysage, comme s'il n'eut été qu'un travail d'artiste sur une toile qu'on agitait, se mit à avancer et à reculer rapidement devant mes yeux. L'horizon chavira et tout disparut ⁽¹⁶⁴⁾.

En conclusion, Sylvain Garneau ajoute ces phrases où il est évident qu'il a voulu éviter qu'on interprète son conte de façon morale :

D'aucuns, je sais bien, y trouveront des foules de symboles : le sentier, le serpent, la côte Lajoie, la route de gravier fin . . . , etc. Je suis même certain que vous pensez à la pêche et que vous en tirez une leçon de charité et d'amour. Je voudrais bien le croire. C'est une leçon noble et apparemment logique, puisqu'en effet ce n'est qu'au moment où j'ai pensé à partager mon trésor que j'ai pu revenir à ma ville et à mon époque natales. Seulement, pour que ma narration enseigne vraiment cette morale, il faudrait qu'elle se termine par une récompense ⁽¹⁶⁵⁾.

Le poète a raison et cette légende ne se peut comprendre que sur le plan de la poésie, c'est-à-dire avec l'aide des images clefs que nous avons relevées

(164) *Objets retrouvés*, p. 162-163.

(165) *Ibid.*, p. 164.

dans son œuvre. Il serait tentant en effet de moraliser à partir de cette étonnante reprise des symboles du paradis terrestre, mais nous nous garderons bien de tomber dans cette erreur. Plusieurs questions se posent dès l'abord. C'est le contact avec la chair de cette femme-enfant, c'est la rencontre des bouches qui fait s'évanouir la vision; et ce serpent, cause de tout, n'est-ce pas le démon? Effectivement, il y a là une impossibilité de contact amoureux qui n'est pas sans rappeler le jansénisme qu'on retrouve partout dans la poésie du Québec. N'en prenons comme exemple que ce poème fameux de Saint-Denys Garneau, intitulé *Après les plus vieux vertiges* et qui se termine sur ces vers :

Et nous sentions notre isolement s'élever
comme un mur impossible ⁽¹⁶⁶⁾.

Il serait plus juste cependant de voir dans le serpent l'un de ces kobolds dont Sylvain Garneau nous a déjà dit qu'ils avaient pour rôle de prodiguer l'illusion, de ne donner un peu de rêve que pour l'enlever aussitôt avec cruauté. Quant au baiser, il fait disparaître la jeune fille « comme à travers la chaleur qui se dégage d'une cheminée, oscillante et trouble », et ce seul mot de « chaleur » devrait nous rappeler la dialectique eau-feu qui constitue le drame de Sylvain Garneau. Une fois de plus, le rêve aura péri parce que le poète aura tenté de l'incarner. Cette impossible fusion rêve-réalité a été cause, une ultime fois, d'un échec désespérant.

En somme, ce paysage de fraîcheur qu'il nous décrit de façon émouvante comme étant le but de sa quête de beauté, il ne l'aura jamais atteint. Et c'est dans le désert de flammes, dans le labyrinthe pierreux et éminemment hostile qu'il se sera égaré, et où il se sera consumé de soif, ce désert où, écrit-il, on ne retrouvera qu'un « tas de cendre, des os gris et un peu d'or ⁽¹⁶⁷⁾ ».

Dans l'œuvre de Sylvain Garneau, tout entière consacrée au culte de la fraîcheur, surgit à la fin une flamme brutale. Le château du rêve s'est écroulé sous l'assaut du réel, le paysage liquide s'est desséché sous le feu de la mort quotidienne. Ce paysage ravagé, Sylvain Garneau a eu la force de nous en communiquer l'horreur dans un poème qu'il écrivit peu de temps avant sa mort, et qu'il intitula *les Brûlés* ⁽¹⁶⁸⁾ :

(166) Saint-Denys Garneau, *op. cit.*, p. 140.

(167) Sylvain Garneau, *Objets retrouvés*, p. 300.

(168) Poème inédit, d'après une copie manuscrite faite par M^{me} Ginette Letondal. Ce poème, abandonné sur une table, chez M. André Roche, serait vraisemblablement son dernier.

Nous irons tous les trois à travers les brûlés,
 Jusqu'en Abitibi, les brûlés où se dressent
 Des fourchettes d'argent sur des torsos pelés
 Pour des géants velus aux mille maladresses.

Jusqu'à l'horizon bleu, des troncs blancs, des troncs noirs.
 Chaque dent du trident supporte une corneille.
 Les nuages ne sont que des desserts d'espoir
 Pour la fin des repas abandonnés la veille.

C'est un paradis noir où le fruit défendu
 N'attire même pas les regards des chouettes.
 Stériles de beautés, de feuilles, de pendus,
 Les arbres calcinés se creusent trop la tête.

Les cyclopes d'ébène ont tous perdu l'esprit . . .
 Les hiboux sont allés chercher d'autres demeures.
 Parfois je suis un arbre et je cherche quel prix,
 Quel prix, quel feu faut-il pour que mon esprit meure ?

On reconnaît ces « forêts dépeuplées » où, il y a peu de temps encore, des gamins s'obstinaient à chercher « ce qui (restait) d'amour ⁽¹⁶⁹⁾ ». « Errer dans mon amour comme en un cimetière ⁽¹⁷⁰⁾ », avait écrit Nelligan. Ce paysage d'élection dont nous avons réuni les éléments au début de ce travail n'est plus désormais qu'un « paradis noir » où se « dressent [. . .] sur des torsos pelés, [. . .] des arbres calcinés ». Une dernière fois enfin apparaissent, ainsi que dans les cauchemars et certains contes de fée horrifiants, ces créatures monstrueuses, ces spectres des anciens rois, ces « géants velus aux mille maladresses » qui hantent maintenant les terres dévastées de sa mythologie intime.

Et c'est alors que nous assistons au phénomène le plus étonnant de l'œuvre de Garneau. Le poète, probablement effaré par le renversement de chacune des images qui constituaient la substance même de son imagination poétique, succombe lui-même à cette fin du monde intérieure. Poussant l'abjection à sa limite extrême, il lance un appel halluciné au feu, et c'est avec les armes mêmes de l'ennemi qu'il achèvera sa propre destruction en perforant d'un coup de feu le cœur liquide de son rêve.

(169) *Objets retrouvés*, p. 320.

(170) Emile Nelligan, « Amour immaculé ».

« Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ⁽¹⁷¹⁾ ? », avait écrit Nelligan. On peut se poser cette question à propos de Sylvain Garneau. La valeur de l'œuvre de ce poète mort à l'âge de vingt-trois ans est certes discutable, et pour deux raisons.

D'abord parce que nous n'en connaissons apparemment qu'une partie; ensuite, parce que cette partie a fatalement été laissée à l'état d'ébauche.

Dans une note autobiographique qu'il faisait parvenir à l'éditeur d'*Objets trouvés*, Sylvain Garneau écrivait : « Œuvres. Des poèmes, des poèmes, des tiroirs pleins de poèmes, quelques contes, une pièce de théâtre... et deux chansons... ⁽¹⁷²⁾ » Il est évident que l'œuvre actuellement publiée ne saurait prétendre réunir tous les textes auxquels l'auteur fait ici allusion. Par ailleurs, il semble vraisemblable qu'un bon nombre de poésies aient été abandonnées ici et là par Sylvain Garneau lui-même. Enfin, qu'a-t-il écrit entre la publication des *Trouble-fête*, le 24 avril 1952, et sa mort survenue au cours d'une nuit d'octobre 1953 ?

Il serait vain de nier que les poèmes et les proses dont nous disposons comportent de nombreuses maladroites, du laisser-aller, des longueurs, des obscurités, des fautes de rythme, et des éléments anecdotiques insuffisamment transposés. À côté de ces défauts, pourtant, voisinent des passages magnifiques : certaines proses sont des réussites étonnantes, et sept ou huit poèmes sont, à notre avis, des chefs-d'œuvre. Surtout, Sylvain Garneau possède un ton qui lui appartient en propre : humour — apparenté à celui de Corbière et de Laforgue — qui est un moyen de défense dissimulant mal un irrémédiable désarroi ; tendresse ; admirable fraîcheur d'émerveillement. Parodiant Boileau, nous pourrions qualifier ce ton de « déchirant badinage ».

Le style de Garneau, malgré des inégalités flagrantes, nous séduit parce qu'il est authentique, c'est-à-dire remarquablement en accord avec le message qu'il a pour rôle de transmettre.

La Bleue, Mariposas, le Serpent et la pêche, et les Vacances de Sébastien sont rédigés dans une prose fluide, enchanteresse, mouvante, prose qui traduit bien la douceur, la paix, la musique fragile du rêve d'eau de Sylvain Garneau.

(171) Emile Nelligan, « le Vaisseau d'or ».

(172) Sylvain Garneau, note autobiographique inédite.

Quant aux poèmes d'*Objets trouvés*, ils sont écrits en vers rimés ou assonancés, et assez souvent disposés sous forme de ballades. Ils ont quelque chose de vieillot, de sûr — Garneau n'est pas un aventurier — et constituent un langage adapté à l'atmosphère de cour moyenâgeuse de ces châteaux du bout des songes dont nous avons vu l'architecture à la fois somptueuse (certains poèmes sont d'une grande beauté plastique) et mal assurée sur ses fondations (c'est le cas de plusieurs poèmes ou les chevilles, les facilités correspondent bien à ces failles qui entraîneront l'écroulement du rêve de Garneau).

Dans *les Trouble-fête*, la détresse du poète devant l'irruption du réel se traduit par une forme relâchée, la raréfaction des images, et des prosaïsmes nombreux. La fête du songe de beauté est définitivement troublée, manquée, et les invités princiers se sont tous enfuis ; ne restent que les décombres des banquets, ces « repas abandonnés la veille ⁽¹⁷³⁾ ». Selon un art poétique qui doit sans doute quelque chose à celui d'Aragon ⁽¹⁷⁴⁾, Sylvain Garneau laisse entrer dans le creuset de son imagination les éléments les plus prosaïques de la réalité urbaine, tant et si bien que ce réel, qu'il s'était employé à transfigurer, il finira par le décrire tout simplement. Son verbe comme son rêve périclissent sous l'assaut du réel. Les derniers poèmes de Garneau font penser à des graffiti pathétiques gravés, parmi des éclaboussures et des phrases banales, sur les murs asymétriques et sales de ces palissades de ville que le poète aurait tant voulu transformer jadis en un château d'eau.

PIERRE CHÂTILLON,
Université du Québec
à Trois-Rivières.

Printemps 1966.

(173) Sylvain Garneau, « les Brûlés ».

(174) Louis Aragon, *le Crève-Cœur*, « la Rime en 1940 », Paris, Gallimard, 1914, p. 62 à 70.